

Anne-Renée Hotte, Galerie Trois Points, Montréal

Anne-Renée Hotte, Galerie Trois Points, Montréal

Galerie Trois Points

Dominique Sirois-Rouleau



Vue d'exposition, Galerie Trois Points, 2018. Photo : Jean-Michael Seminaro, permission de l'artiste et de la galerie



Anne-Renée Hotte, *Natural Gesture*
Galerie Trois Points, Montréal du 10 mars au 21 avril 2018

Fascinée par la complexité des relations humaines, Anne-Renée Hotte examine les réseaux physiques, culturels ou émotifs qui organisent et lient les gens entre eux. *Natural Gesture* approfondit cette recherche dans la perspective singulière de l'étude du geste comme expression condensée du rapport corporel. L'artiste examine différents types de contact humain dont la texture intimiste varie du soin à la sensualité en passant par la danse et le combat. Hotte documente et collectionne ces gestes puis les met en scène tel un parcours sensible au cœur de la matière vivante. Les vidéos et les photos cohabitent et se contaminent de sorte que l'exposition propose une installation quasi archétypale de la gestuelle et des comportements interrelationnels.

Natural Gesture présente un regard frontal et anthropologique sur le geste exposé sans cadre narratif. Les récits sont accessoires aux actions dont les manières et les mouvements s'affirment comme sujets des œuvres. Hotte décline ainsi les rencontres physiques selon leurs formes d'engagement. Illustré en introduction et en conclusion de l'exposition, le soin thérapeutique ou esthétique se manifeste comme disposition première du geste. Ce type d'attention portée au corps témoigne d'une confiance certaine fondée sur un souci de contact précautionneux et prévenant. Pourtant, le cadre fixe et soutenu de la vidéo dévoile tranquillement une pointe d'étrangeté. Le geste devient intrusif, comme si le soin du corps en exaltait la vulnérabilité. La délicatesse du bain ou de la pose de cils se mue en une lente agression appuyée par la peau rougie de l'un et les instruments de l'autre. La minutie s'exerce avec une discrète violence que Hotte oppose à la dynamique conviviale d'un *mosh pit*. Filmée en plongée, la vidéo révèle la structure collaborative de ces rapports plus souvent réduits à leur brutalité. Les corps se dépensent, se heurtent et se bousculent selon une chorégraphie improvisée par la valse déchainée de leurs pairs. Cette réactivité des corps de même que leur épuisement graduel dans la bataille amusée trouvent un écho formel dans la figure des jeunes lutteurs. Le combat concentre une intimité impossible dans le quotidien particulièrement en contraste avec la gêne ou l'embarras attendu d'un corps pubère. En variant les prises de vue, Hotte parvient à saisir la subtile rencontre du contrôle et de l'animation des corps. Les oscillations, impulsions et à-coups révèlent en ce sens la sage anticipation des actions de l'autre. Dans une autre vidéo, des nageuses synchronisées consolident cet examen de la réponse corporelle en troquant le toucher pour un calcul précis de la présence d'autrui. Ces nageuses captées durant l'entraînement mesurent leurs trajectoires à celles des autres de sorte que le corps de l'une détermine les limites de chacune. Cette interprétation nuancée du geste montre l'ajustement constant des personnes aux autres. Les erreurs et arrangements des nageuses notifient le long travail parfois inconscient d'adaptation, voire de synchronisation, sociale. L'apprentissage gestuel est balisé de plusieurs moments charnières tel le premier baiser ici complètement déssexualisé par la caméra documentaire de Hotte. Le long plan fixe tente une approche presque scientifique du sujet de manière à mettre en lumière le ballet instinctif du baiser. Le bruit moite des lèvres rappelle celui autrement plus ferme des pirouettes des lutteurs comme la lente ronde de leur étreinte évoque les soubresauts circulaires du *mosh pit*. La démarche analytique de *Natural Gesture* expose en fait la codification implicite des interactions physiques. Qu'ils soient culturels ou naturels, les gestes se réfèrent à des règles ou à des normes que le regard neutre de Hotte met en exergue. Les comportements et postures dévoilent ainsi leur communicabilité, comme un langage du corps que l'artiste intercepte par l'image.

Une série de photos de plantes, comme incarnation vivante de la vacance comportementale, est intercalée dans ce lexique gestuel. Ces plantes photographiées de nuit à l'aveuglette avec une pellicule périmée mettent l'emphase sur l'acte de regarder. Le flash isole et décontextualise les sujets tout en produisant un effet de prise sur le vif. La photo capture les végétaux statiques comme le ferait un paparazzi empressé. Le grain marqué des images accentue par ailleurs ce glissement d'observateur à voyeur entre les vidéos et les photos. Les conditions de prise de l'image teintent en effet le rapport au sujet. La représentation des plantes s'apparente alors à un butin illicite dont la portée intrusive se voit magnifiée par le format imposant des photos. Cette monumentalité sert aussi la poésie funeste de ces fleurs d'automne. À l'instar d'un *memento mori*, l'image arrête en silence la vitalité en déclin associant dans ce contexte la mort à une sorte de déclin du geste.

Natural Gesture procède d'un jeu d'opposition et de contraire entre le mouvement, la couleur et même la netteté des images vidéo et photo. Ces objections partagent néanmoins une approche spécifique du regard. L'étude du geste par Hotte s'inscrit dans une attention prolongée à la limite du malaise. L'artiste précise ainsi la frontière qui distingue son travail d'observation méthodique de la contemplation désinvolte. Le corps du spectateur prend enfin partie de cet examen en navigant lui-même au cœur de l'installation. Les sons, la lumière et les formats des vidéos et photos suggèrent différents degrés de proximité qui obligent le spectateur à prendre littéralement position. Dans cette ère proclamée de la déconnexion physique, *Natural Gesture* démontre en somme que l'intimité est encore partout où l'on sait encore la voir.

Titulaire d'un doctorat en histoire de l'art, **Dominique Sirois-Rouleau** est commissaire et critique indépendante. Elle enseigne aussi à titre de chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches s'intéressent au rôle du spectateur dans l'ontologie de l'œuvre contemporaine et à la notion d'objet dans les pratiques artistiques actuelles.

Publié le 10 avril 2018

Forêt quand tu nous manques



Photo: Lucien Lisabelle David Lafrance, «Un atelier dans la forêt», 2018

Marie-Ève Charron

Collaboratrice

13 octobre 2018 **Critique**
Arts visuels

Toujours en réflexion sur la place qu'il occupe dans son contexte, le Musée d'art contemporain des Laurentides ne pouvait pas mieux cibler que cette exposition de groupe inspirée de la forêt laurentienne. Sous la gouverne de la commissaire Aseman Sabet, *Par la forêt* rassemble des œuvres inédites de cinq artistes pour qui la nature se raconte, se capte en images, se rêve à distance ou se fait un laboratoire constant de recherches.

La salle d'exposition se présente dans une pénombre parcourue de trouées de lumière, une ambiance de sous-bois où le regard n'est plus si maître, ce qui aiguise efficacement les autres sens. La forêt peut être objet de savoirs ; elle est ici traitée sous des faisceaux multiples qui en exacerbent le mystère, faisant remuer des attachements profonds et parfois inexplicables pétris de mythes. Les œuvres de Domingo Cisneros, de David Lafrance, de Jean-Pierre Aubé, d'Anne-Renée Hotte et de Frances Adair Mckenzie cultivent de la forêt ses dehors enchanteurs.

Cisneros

La dimension enchanteresse n'évacue pas pour autant les préoccupations écologiques envers la forêt, forte en ressources et constituant l'habitat de bien des espèces. La commissaire amorce d'ailleurs habilement l'exposition avec le *Bestiaire laurentien* (1987) de Domingo Cisneros, une œuvre composée de douze sculptures dont deux seulement subsistent. Les autres sont parties en fumée lors d'un incendie qui a détruit l'atelier de l'artiste il y a longtemps.



PHOTO: LUCIEN LISABELLE

Photo: Lucien Lisabelle
Domingo Cisneros, «La bête paresseuse», 1987

La reconstitution de l'ensemble passe par la documentation photographique des figures animales fictives créées par Cisneros, accompagnée du récit qu'il leur avait chacune donné.

Cette entrée en matière redonne sa place à Cisneros pour la pertinence de sa pratique ancrée dans le contexte forestier dont il se fait aujourd'hui l'infatigable défenseur avec son collectif Territoire Culturel, qui se réalise dans la recherche interdisciplinaire, dans le giron laurentien, entre autres. Fantaisiste, son bestiaire pointe des relations tendues entre les espèces, des animaux dont les travers ont des traits humains. Sauvegarde du passé, la présentation de cette œuvre comporte sa part d'incertitude, faisant du futur une esquisse parfois inquiétante.

En contrepartie, *Artiluges* (1998-2018), une œuvre plus récente et inédite de Cisneros, défriche des voies nouvelles avec son inventaire d'échantillons de matières créées par l'artiste à même la nature, sans pour autant les rendre toutes identifiables.

Promenade

L'identification joue un rôle pivot dans notre rapport à la forêt. En témoigne l'œuvre d'Anne-Renée Hotte, qui se montre d'abord par le visuel de ses photographies traitant la forêt en fragments. Les supports éparpillés, sur le mur et au sol, et les impressions en négatif semblent restituer le fruit d'une balade en nature propice à l'introspection. Une bande sonore fait partager les expériences sylvestres de personnes rencontrées par l'artiste, travaillant pour une première fois avec la parole, laquelle a toute sa pertinence ici.

La forêt se dévoile dans les mots de l'ornithologue, du cueilleur, du chasseur et du mycologue, entre autres, qui savent en détecter la richesse par observations visuelles et sonores. Aux récits personnels se mêlent des extraits de films, faisant basculer la réalité de la forêt dans les représentations multiples qui en sont faites et que les humains cultivent aussi par imitation (chants des oiseaux, cri de l'orignal) pour entrer en communication avec son règne.



PHOTO: LUCIEN LISABELLE

Photo: Lucien Lisabelle
Jean-Pierre Aubé, «1639.325 MHz», 2018

La forêt de Frances Adair McKenzie est résolument imaginaire et métaphorique, puisque ses deux installations, en vitrail et en moulage de cire d'abeille, rendent hommage à la flamboyante figure féministe Kathy Acker, plus immédiatement associée à la culture urbaine. C'est de la ville que, souvent, s' imagine la forêt, à défaut de pouvoir s'y rendre.

Cette posture est implicite à l'installation de David Lafrance, qui met en face à face un bureau chargé d'outils de création et une toile immense. Dans *Un atelier dans la forêt* (2018), un fascinant va-et-vient s'installe entre la surface de travail de l'artiste et son sujet, la forêt. Mimétisme et décalque semblent les combiner secrètement, jusqu'à gommer la préséance de l'un sur l'autre. Luxuriante, la nature dépeinte se nourrit des fantasmes de l'artiste, qui, précise la commissaire dans l'opuscule, a réalisé cette œuvre

durant l'été dans le confinement de son atelier à Montréal, sans pouvoir mettre les pieds dans ladite forêt. C'est, pour Aseman Sabet, l'occasion de souligner le « phénomène grandissant du déficit de nature », un syndrome qui frappe de plus en plus.

Au mont Larose, où Jean-Pierre Aubé a pu, lui, se rendre, la nature offre ses plus beaux atours, ce dont rend compte son installation vidéo. La vue romantique du paysage s'entrecoupe toutefois de plans, lents, sur le gigantisme d'antennes paraboliques que l'artiste a captées avec l'intensité de son activité sonore, des radiofréquences, autrement inaudible. La fine intrication sonore et visuelle inscrit la représentation de la forêt dans une perspective critique qui, si elle doit encore à la tradition du paysage, en propose une version aussi actuelle que nécessaire. Par la forêt pointe ainsi un désir irrépressible de nature qui, sans en enlever à sa substance mythique, la dépasse aussi.

La famille selon Anne-Renée Hotte

Stéphanie Chalut

Number 299, November 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80379ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chalut, S. (2015). La famille selon Anne-Renée Hotte. *Séquences : la revue de cinéma*, (299), 40–41.



Autoportrait de l'artiste - 2015

Prise de vue de la monobande *La lignée*, Centre d'artistes Caravansérail de Rimouski, 2015Photo extraite de *Toutes les familles heureuses se ressemblent*, 2014Prise de vue de l'installation vidéo *Solistes*, Galerie de l'UQAM, 2015Photo extraite de *Solistes*, 2015

La famille selon Anne-Renée Hotte

À l'international, Shirin Neshat fait partie des exceptions de vidéastes que l'on peut quasiment qualifier de cinéastes, tant elle se rapproche du langage et des codes du 7^e art. Son dernier opus, le très beau *Illusions and Mirrors* (*Illusions et Miroirs*, 2013), présenté l'an dernier au Musée des beaux-arts de Montréal – dans le cadre de la Biennale de Montréal et mettant en vedette Natalie Portman –, est à cet effet très éloquent.

STÉPHANIE CHALUT

Au Québec, rien de tel, du moins pas encore. Retenons néanmoins deux noms : Jacynthe Carrier et Anne-Renée Hotte, deux jeunes vidéastes qui se rapprochent de la diégèse traditionnelle tout en ne voulant pas trop s'y identifier. Je vous propose d'aborder le travail de Anne-Renée Hotte, plus particulièrement sa première vidéo *La Lignée* (2013) qui, du point de vue qui nous intéresse ici (c'est-à-dire celui du cinéma), nous apparaît comme la plus aboutie.

Présentée en 2013 à la Galerie Trois Points, *La Lignée* comprenait deux photographies et une monobande d'environ 13 minutes mettant en scène des gens d'une même famille dans de vastes paysages d'hiver qui n'étaient pas sans rappeler les tableaux de Jean-Paul Lemieux. La vidéo fait alterner plans rapprochés et plans d'ensemble, mais c'est surtout l'utilisation de travellings qui interpelle le spectateur. Ces « lents mouvements de caméra [qui] balaient un paysage enneigé [ont pour effet d'isoler] les gestes énigmatiques de personnages de tous âges, vêtus de noir. Ceux-ci, tantôt seuls ou en petits groupes, se tiennent immobiles ou arpentent en silence le paysage hivernal [...]. Il est difficile, sinon impossible, d'établir une chronologie certaine, mais une scène où une enfant passe de bras en bras apparaît centrale. »¹

Certains, comme moi, y ont vu la représentation symbolique de la filiation et de la transmission d'un héritage intergénérationnel. D'autres ont été heurtés par ce qu'ils ont perçu comme l'abandon de l'enfant. Pourtant, l'ensemble de la vidéo témoigne de l'unité du clan. Même si l'artiste insiste sur le fait que l'uniformité des costumes noirs portés par ses personnages renforce l'impression d'anonymat et que ceux-ci ont pour effet de « gommer l'identité des individus »², on ne peut s'empêcher d'y voir un marqueur de relation et d'appartenance fort.

Certes, on sent bien la solitude de ces âmes, mais on ne les sent pas orphelines pour autant. Ces personnes viennent de quelque part, elles ont une origine commune. Sur le plan thématique, c'est la grande force de l'œuvre : en cette ère où les repères identitaires et familiaux sont mis à mal de toute part, suggérer subtilement (voire inconsciemment) que la famille reste objectivement, et depuis la nuit des temps, le socle de la société et de la civilisation est en soi subversif... L'autre aspect qui appuie l'idée de la famille est celle de la représentation du paysage hivernal québécois.

Au Québec, on ne peut pas mettre en scène notre « hivernité » sans référer directement à notre identité et à notre mémoire collective... Le territoire traverse un large pan de notre cinématographie nationale. Que l'on pense aux films de Pierre Perrault et à une bonne partie de la production française des années 1960-70 de l'ONF, à l'emblématique *Mon oncle Antoine* ou à tous ces cinéastes de la jeune génération³ dont les films s'attardent à montrer la saison froide, un fait demeure : l'hiver, dans la culture québécoise, n'est pas neutre; choisir de le filmer sous-entend qu'on accepte qu'il devienne *de facto* un personnage. Qu'on le veuille ou non, il fait « partie de la famille ». Or, l'évoquer comme « un nord anonyme sans personnalité propre » est inadéquat dans notre contexte culturel. En ce sens, on comprend mal que l'artiste avance que « le paysage n'est pas un personnage » dans *La Lignée*...

Il nous est apparu au contraire que la mise en scène faisait une grande place au « corps à corps » avec le paysage, notamment dans cette très belle séquence où une jeune femme, habillée comme en été, tombe sur le dos de tout son long dans la neige folle pour y laisser son empreinte... Ou encore à tous ces passages où la caméra

Photo extraite de *La lignée*, 2013Photo extraite de *Toutes les familles heureuses se ressemblent*, 2014Photo extraite de *Toutes les familles heureuses se ressemblent*, 2014

épouse parfaitement l'hibernation de la nature en hiver. Tous ces plans appuient bien l'idée du cycle de la vie et de la mort.

La Lignée était une vidéo novatrice et prometteuse. Parce qu'elle donnait à réfléchir, toute en subtilité sur la famille, sur le clan, sur le « nous » individuel, collectif (voire national), elle ouvrait une brèche opposée à l'obsession de l'idéologie dominante qui est celle de la déconstruction... Il y avait là un potentiel aussi contestataire qu'audacieux et poétique à explorer. La suite du travail de l'artiste, bien qu'elle soulève des enjeux pertinents sur l'individualisme actuel, nous convainc moins.

Avec *Toutes les familles heureuses se ressemblent* (2013), Anne-Renée Hotte se dirige ailleurs. Elle présentait treize écrans sur un mur de la Galerie Trois Points. Chacun de ces écrans de différents formats montrait des gens de mêmes familles couplés mais silencieux, voire distants, et tournant sur eux-mêmes à l'aide d'une plaque rotative non captée par la caméra. On pouvait voir un père et son fils ensemble, un fils et sa mère, une mère et sa fille, un mari et sa femme, etc. Le spectateur pouvait se déplacer librement dans l'espace d'exposition pour voir les différentes « vignettes ». Il s'agissait, en effet, plutôt de tableaux en mouvement, plus proches de la photographie et de la peinture, que d'un réel mouvement de caméra ou d'une narration. À partir de cette œuvre, Anne-Renée Hotte choisit délibérément de briser la linéarité du récit en disant vouloir échapper à une narration continue⁴.

Si bien qu'avec son installation *Solistes*⁵, le spectateur peut rester perplexe. En effet, ce dernier est catapulté dans un tout autre univers, où dislocation visuelle et sonore, fractures de rythme et accumulation de scènes disparates désorientent totalement l'expérience cinématique, remettant en question non seulement la notion de récit, mais de famille, de clan et de communauté, qui sont les thèmes chers à l'artiste. Du coup, nous assistons à un collage de situations diverses qui renvoie à la grande solitude et au désordre émotif des êtres présentés. Car, même s'il n'y a pas de jugement de valeur sur l'état de ces personnages⁶, ceux-ci disent quelque chose d'eux-mêmes.

Comprenant trois écrans, l'installation montre des individus génériques qui n'ont, pour la plupart, aucun lien de parenté entre eux, si ce n'est une mère et son fils, enlacés et muets. Tantôt on voit une soprano qui chante dans un hall désert, tantôt une femme qui

danse dans une discothèque, tantôt trois enfants qui s'amuse à allumer un feu sans se parler, tantôt des voitures de course qui « font du surplace » avec beaucoup de bruit. Le son, toujours en décalage avec l'image, joue un rôle majeur dans le décentrement de l'action.

Si l'intention était de renvoyer le miroir de l'époque contemporaine dans laquelle on vit, c'est-à-dire une époque individualiste, voire nihiliste, c'est très réussi. Ce capharnaüm d'êtres esseulés en retrait du monde, refusant leurs origines, incapables d'entrer en relation (durable) avec autrui, à quelque chose d'autistique... La dissonance et la cacophonie, parfois agressives, sont proportionnelles à la déchirure intérieure des personnages montrés. Une grande tristesse se dégage de l'ensemble.

Montrer cette « surdité affective », « ce présent qui prétend se suffire à lui-même, [présent qui] construit son autarcie en se montrant délibérément oublieux de sa genèse comme de son épanouissement »⁷, est d'un grand intérêt et d'une pertinence indéniable. Mais la posture de la déconstruction/rupture est tellement devenue un poncif philosophique et un dogme esthétique inattaquable en vidéo d'art (et plus largement en arts visuels), qu'on en vient à se demander où sont l'originalité et l'unicité de certaines œuvres... Parce qu'il n'y a plus rien à déconstruire depuis longtemps, la prétendue subversion réclamée par plusieurs créateurs est en définitive le conservatisme d'aujourd'hui.

Solistes, dont le titre renvoie à ces musiciens/chanteurs en solo, est détaché d'une réelle voix, celle de son auteure. Est-ce que, comme dans *La Lignée*, la signature de l'artiste n'aurait pas pu être davantage appuyée ? C'est Michel Braut qui disait que faire un film était un point de vue personnel sur le monde; on pourrait étendre cette citation à l'art au complet. ☹

¹ Anne-Renée Hotte. *Création d'une saga sous la forme de tableaux vidéographiques*, mémoire-crédation de l'artiste, 2015, p. 16.

² Idem, p. 17.

³ On pense, entre autres, à *Mémoires affectives*, de Francis Leclerc; à *Curling*, de Denis Côté; à *Chasse au Godard en Abbittibi*, d'Éric Morin; à *En terrains connus*, de Stéphane Lafleur; à *Rouge Sang*, de Martin Doepner; à *Le Vendeur*, de Sébastien Pilote; à *Whitewash*, d'Emmanuel Hoss-Desmarais; à *Les Loups*, de Sophie Deraspe.

⁴ Anne-Renée Hotte. *Création d'une saga sous la forme de tableaux vidéographiques*, mémoire-crédation de l'artiste, 2015, p. 14.

⁵ L'exposition *Solistes* fut présentée du 1^{er} septembre au 9 octobre 2015, à la Galerie de l'UQAM. Un écrit d'une cinquantaine de pages complète le projet.

⁶ L'artiste parle davantage de « modèles » que de personnages.

⁷ Zaki Lairdi. *Le sacre du présent*. Paris, Champs/Flammarion, p. 101.

NON
CLASSÉ

NOUVELLES LIGNÉES

Par Katerine

Gosselin le 2015/07

En juillet se termine au Paradis à Rimouski la très belle exposition *La Lignée* de la photographe et vidéaste Anne-Renée Hotte, présentée par Caravansérail. Les œuvres de cette jeune artiste sont à découvrir, pour leur beauté saisissante, mais aussi pour le regard fascinant qu'elles portent sur la filiation, sur ce que celle-ci devient dans le monde contemporain.

Qu'est-ce que la *lignée*? Selon le dictionnaire, le terme désigne l'« ensemble des descendants d'une personne ». Plus qu'à la famille, il renvoie à la succession des générations découlant d'un ancêtre commun, à ce qui se transmet et se poursuit d'un individu à un autre. C'est bien ce dont il est question dans l'exposition d'Anne-Renée Hotte, où l'on voit évoluer dans des paysages immenses des petits groupes d'individus appartenant à différentes générations. Que font ces individus, plus ou moins perdus au milieu de ces paysages souvent arides? Par la façon dont elle les dispose et les fait évoluer dans l'espace, l'artiste rend compte des nouvelles formes de transmission et de passation qui s'opèrent aujourd'hui.

Ce qui frappe d'abord dans *La Lignée*, c'est la prédominance de la nature qui entoure, voire qui encercle les personnages. L'artiste a choisi de représenter une nature hivernale, jamais violente ni déchaînée, au contraire toujours calme et silencieuse; mais une nature rigoureuse, en dormance, qui n'est pas naturellement favorable à l'humain. Rien de bucolique dans les paysages d'Anne-Renée Hotte. La nature n'est pas chez elle une terre mère, terre nourricière abondante et accueillante : elle ne donne pas d'elle-même à l'individu ce qu'il lui faut pour vivre. Nature et

individus demeurent de la sorte isolés les uns des autres. Tous font partie d'un même décor au sein duquel ils ne s'insèrent pas naturellement, et où ils doivent conséquemment se faire une place, les uns contre les autres.

C'est ainsi toutes sortes de lignées qu'on voit se constituer dans l'exposition. Dans une première photographie, les personnages sont dispersés dans l'espace comme autant de points qu'on peut relier, esquissant une lignée sinueuse ou zigzagüe. Dans une autre photographie, les personnages sont alignés étroitement l'un derrière l'autre, avec à l'avant-plan un petit garçon dont le corps semble se superposer à celui d'un vieil homme. Dans une vidéo, des personnages sont côte à côte et prennent tour à tour dans leurs bras une enfant, lui permettant de poursuivre un chemin entamé plus tôt avec une femme adulte. Ces différentes formes de lignées ne relèvent pas de la descendance et de la transmission héréditaire. Résolument ancrées dans le présent, elles se déclinent comme juxtaposition et imbrication des corps dans l'espace.

La filiation, dans la nature froide et immense des œuvres d'Anne-Renée Hotte, n'est pas quelque chose de naturel et de fusionnel, pas plus que ne le sont les liens entre les individus : la filiation et les liens sur lesquels elle repose doivent être construits par l'individu, dans une nécessaire relation au paysage et à ceux qui l'habitent. Dans un monde où toutes formes de liens sont devenues précaires, les lignées, semblent dire les personnages d'Anne-Renée Hotte, sont celles que nous établissons à chaque instant : dans des mains et des bras tendus, qui permettent aux différentes générations d'habiter ensemble le présent.

Mais ces lignées sont éphémères. L'exposition ne le laisse jamais oublier, elle qui s'ouvre sur une photographie énigmatique, représentant l'empreinte d'un corps étendu dans la neige, dont les contours nets et lisses évoquent les tracés blancs entourant au sol les cadavres. La réflexion sur la lignée que propose cette exposition procède donc d'un questionnement sur la trace, sur ce qui reste de nous après notre passage sur terre. D'emblée, la lignée est liée à son envers, à la disparation et à la fin.

Comment peuvent aujourd'hui s'établir des lignées? Comment, en d'autres termes, une trace de nous-même peut-elle être préservée en dehors de nous? Les œuvres d'Anne-Renée Hotte rendent compte de la valeur des gestes de passation, qui permettent l'établissement de lignées momentanées mais jaillissantes et diffuses. La métaphore en est peut-être ces feux d'artifice que

prépare soigneusement le personnage d'une vidéo de l'exposition : ligne qui fend le ciel, fugitive mais éclatante, qui ne se confond pas avec les étoiles mais nous en offre l'image la plus vibrante, et nous en rapproche pour un temps.

PARTAGER L'ARTICLE



Image

← [Voir l'article précédent](#)

**DES VISAGES, CINQ
ARTISTES ET LA PART DE
L'AUTRE**



[Voir l'article suivant](#) →

**LE QUÉBEC À L'HEURE
DES CHOIX**



(<https://photoworks.org.uk/app/uploads/2013/10/Screen-shot-2012-01-06-at-2.38.14-PM.jpg>)

([https://](#))

[Watch, Listen, Read \(/watch-listen-read\)](#)

Showcase: Anne-Renée Hotte

Through her video and photographic work, Anne-Renée Hotte offers a new vision of romantic landscape – grand, even sublime – in which an imagined family saga is played, smoothly unfolding its story before our eyes.

Issues of family and filiation are fundamental to Hotte's artistic practice, where the landscape becomes a symbol of both identity and time passing-by, visible through the cycle of seasons, projecting these actions in an ideal, fictional space, beyond times. The artist develops a multitude of small, slow-paced symbolic actions from which emerges a visual poetry that sees her protagonists perform sorts of rituals.

Anne-Renée Hotte lives and works in Montreal. She holds a Bachelor of Fine Arts with a major in Photography from Concordia University and is currently pursuing a Master of Fine Arts and Media Arts from the Université du Québec à Montréal (UQAM).



<https://photoworks.org.uk/showcase->



<https://photoworks.org.uk/showcase->

Photoworks

<https://photoworks.org.uk/>

Get in touch

info@photoworks.org.uk
(<mailto:info@photoworks.org.uk>)

[Mailing list \(/photoworks-newsletter/\)](/photoworks-newsletter/)

Links

[About \(/about/\)](/about/)

[Support \(/support/\)](/support/)

[Shop \(/shop/\)](/shop/)

[Log in \(/my-account/\)](/my-account/)

Legal

[Sitemap \(/sitemap/\)](/sitemap/)

[Terms & conditions \(/terms-conditions/\)](/terms-conditions/)

[Privacy policy & cookies \(/privacy-policy/\)](/privacy-policy/)

[Accessibility \(https://photoworks.org.uk/accessibility/\)](https://photoworks.org.uk/accessibility/)

Social

[Instagram \(https://www.instagram.com/\)](https://www.instagram.com/)

[Twitter \(https://twitter.com/photoworks/\)](https://twitter.com/photoworks/)

[Facebook \(https://www.facebook.com/photoworks/?ref=bookmarks\)](https://www.facebook.com/photoworks/)



DECEMBER 2022

"THE BEST ART IN THE WORLD"

(<https://whitehotmagazine.com/>)

Enter your email address:

Subscribe to our mailing list

Natural Gesture: Anne-Renée Hotte Exhibition at Galerie Trois Points



Installation view, Anne-Renée Hotte, *Natural Gesture* at Galerie Trois Points, Montreal Quebec, photo by Jean-Michael Seminario

ANNE-RENÉE HOTTE

NATURAL GESTURE

Galerie Trois Points

Montreal (<http://www.galerietroispoints.com>)

March 10 – April 21, 2018

“There is no meaning if meaning is not shared, and not because there would be an ultimate or first signification that all beings have in common, but because meaning is itself the sharing of Being.”

-- Jean-Luc Nancy, *Being Singular Plural* [1]

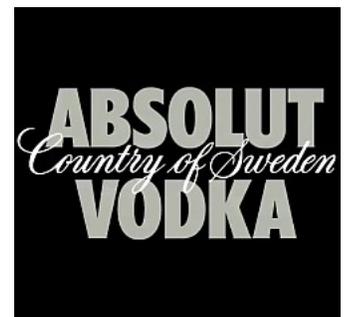
In her third exhibition at Galerie Trois Points, Anne-Renée Hotte combines video, photography and installation in *Natural Gesture*, which continues to explore her deep and abiding concern with communication and community.

This most recent work dilates on several levels of embodied interconnectivities in which speech is absent and dialogue transpires between bodies. Hotte specifies socially coded gestures in videos that shed light on human behaviour in the life-world. They dilate on embodiment and touching, intimacy and the nonverbal.

\$50 \$150 \$1000

YEARLY MEMBERSHIP (USD)

SUPPORT WHITEHOT



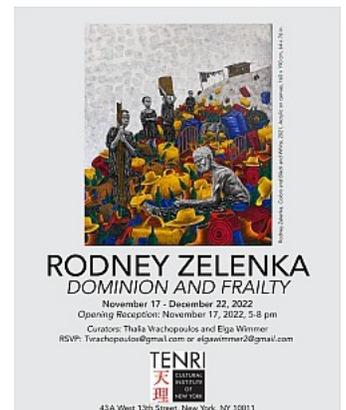
Hotte's videos are never less than startling in tenor and that is once again the case here. Whether in the postural protocols of synchronised swimming *Natural Gesture (Nageuses)*, (3 mins. 41 sec., 2018) the intertwined routines of wrestlers wrestling *Natural Gesture (Les lutteurs)* (7 min 28 sec., 2018) or the combustible passions in *Natural Gesture (Kiss)* (7 mins. 52 sec., 2018), Hotte sheds light on a phenomenon that recent developments in both developmental psychology and neurobiology increasingly highlight: the stellar significance of non-verbal, body-mediated learning processes all too often ignored or overlooked. In early childhood and later in life, experiences are codified in algorithmic patterns of bodily interaction that are then unconsciously actuated in relatable relational constructs. Hotte dilates on these interactions with characteristic flair and ardour, revealing the very fundamentals of our social existence. A visual artist whose understanding of empathy and the nonverbal is consequential, and highly refined, she works it into the very fabric of this show.



Installation view, Anne-Renée Hotte, *Natural Gesture* at Galerie Trois Points, Montreal Quebec, photo by Jean-Michael Seminaro

As a counterpoint (or sounding board), Hotte intertwines her videos with large black and white photographic images of flowers and vegetation. These images are simply extraordinary. *Fleurs de dos* (2018, inkjet print on archival paper, 60.5" x 89.5") leaps out at us like the strangest and most astonishingly artefactual of floral apparitions and stakes a lasting claim upon us, as though it had just moseyed out of the British sci-fi novel by John Wyndham and subsequent film adaptation *The Day of the Triffids* (1951, 1962).

Shot with stealth at night at places around Montreal (including the *Jardin botanique*), the floral array has a consummately weird aura and is even feral in its mien. Shot as though it is nearing the end of its lifespan or imported from the dark side of the moon, these vegetation flash shots amplify the human acts documented elsewhere, and they seem to blindsides the photographer, as though they have been stripped of all earthly familiarity, just as the videos highlight a consummately human dialogue but one stripped of speech.



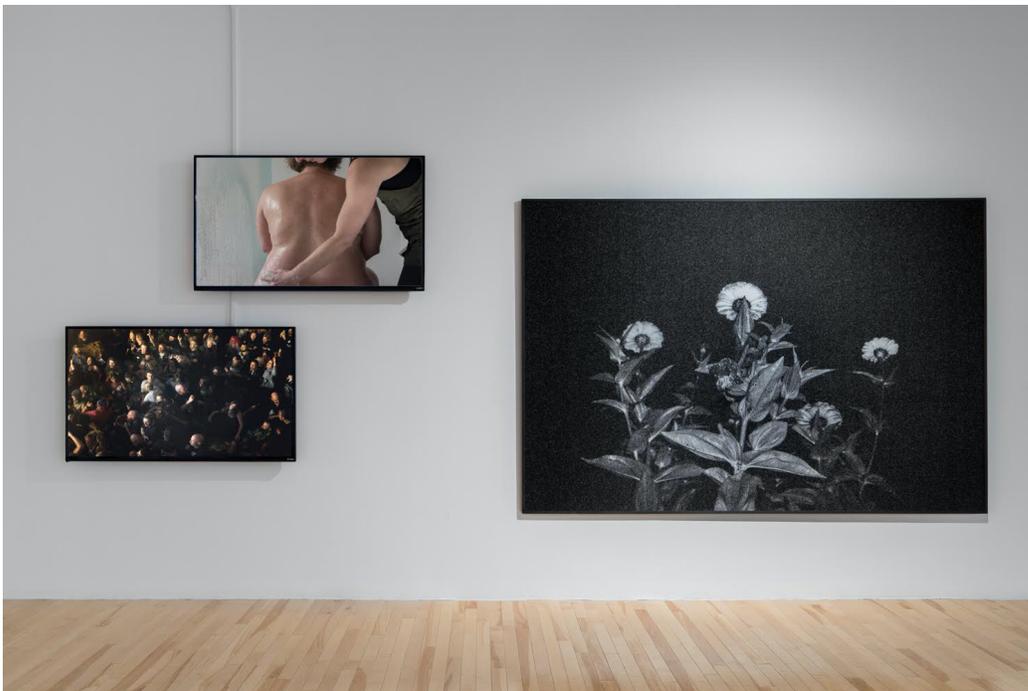
MENU



Installation view, Anne-Renée Hotte, Natural Gesture at Galerie Trois Points, Montreal Quebec, photo by Jean-Michael Seminario

There are some nice modifications to the gallery layout that cement the sense of an environmental installation: a low wall one side of which ran her video of the wrestlers, while the other side was laminated with a photographic image of the dense spooky vegetation. A number of the photographs are leaning against the wall, suggesting something improvisory in their placement. This seems fitting since Hotte seems to be in pursuit of a nonvisible and a nonverbal that escape the tidy confines of hierarchy and taxonomy but which both effortlessly evince truth in her body of work.

Hotte's is a remarkably sophisticated and well-seasoned authorial voice, and it is one that dilates as knowingly on the family as it does on the wider horizon of human community in the human lifeworld.



Installation view, Anne-Renée Hotte, Natural Gesture at Galerie Trois Points, Montreal Quebec, photo by Jean-Michael Seminario



Installation view, Anne-Renée Hotte, Natural Gesture at Galerie Trois Points, Montreal Quebec, photo by Jean-Michael Seminario



Installation view, Anne-Renée Hotte, Natural Gesture at Galerie Trois Points, Montreal Quebec, photo by Jean-Michael Seminario



ANNE-RENÉE HOTTE

Natural Gesture

In her earlier work, the artist was using sounds and images in order to embellish the sense of a "global community of citizens" in a way that seemed to have much in common with the work of the philosopher Jurgen Habermas.[1] while now it seems clear that she is closer in spirit to French philosopher Jean-Luc Nancy and his semiotic phenomenology of community.

The preliminary step for Nancy in laying the ground for his semiotic is a description of human community followed by conscious awareness *of awareness* and the key role of the touch in both communication and community. Touch, for Nancy, is implicit in the lived, embodied experience of being with the Other: it marks out the limits of both contact *and* separation. In this regard, Hotte's video *Natural Gesture (Kiss)* is the mainstay of her show, and it segues nicely with what Nancy said: "It is by touching the other that the body is a body, absolutely separated and shared."

Emilie Grandmont Bérubé, the Director of Trois Points, deserves real credit for her strong and continuing representation of talents that count amongst the most important in Canada -- including Hotte, Natascha Niederstrass and Natalie Reis – and who make her gallery one of the finest and most cutting-edge spaces in Montreal. **WM**

Endnotes

1. Jean-Luc Nancy, *Being Singular Plural* (Stanford: Stanford University Press, 2000), p. 2.
2. See Jurgen Habermas "Concluding Comments on Empirical Approaches to Deliberative Politics." in *Acta Politica*, no. 40, 2005, pp. 384–392.
3. Jean-Luc Nancy, *Birth to Presence* (Stanford: Stanford University Press. 1993), p. 204.

JAMES D. CAMPBELL

James D. Campbell is a curator and writer on art based in Montreal. The author of over 150 books and catalogues on art, he contributes essays and reviews to *Frieze*, *Border Crossings* and other publications.

[view all articles from this author \(/contributors/james-d-campbell/978\)](/contributors/james-d-campbell/978)



(<https://www.facebook.com/share.php?>

[u=https%3A%2F%2Fwhitehotmagazine.com%2Farticles%2Fexhibition-at-galerie-trois-points%2F3914](https://www.facebook.com/share.php?u=https%3A%2F%2Fwhitehotmagazine.com%2Farticles%2Fexhibition-at-galerie-trois-points%2F3914))



([https://twitter.com/intent/tweet?url=https%3A%2F%2Fwhitehotmagazine.com%2Farticles%2Fexhibition-at-galerie-trois-points%2F3914&text=Natural Gesture: Anne-Renée Hotte Exhibition at Galerie Trois Points&via=whitehotmag&hashtags=whitehotmagazine](https://twitter.com/intent/tweet?url=https%3A%2F%2Fwhitehotmagazine.com%2Farticles%2Fexhibition-at-galerie-trois-points%2F3914&text=Natural+Gesture:+Anne-Renée+Hotte+Exhibition+at+Galerie+Trois+Points&via=whitehotmag&hashtags=whitehotmagazine))

Noah Becker: Editor-in-Chief (<https://whitehotmagazine.com/index.php?doc=about>)



Zoom art : quand l'art s'invite dans les espaces publicitaires à Laval

Mercredi, 28 septembre 2022 13:00

MISE À JOUR Mercredi, 28 septembre 2022 13:48

La Ville de Laval lance la troisième édition de Zoom Art qui présente des images d'œuvres d'art sur des supports habituellement dédiés à de la publicité. Du 24 septembre au 16 octobre, au cœur du quadrilatère du métro Montmorency, 35 images d'œuvres d'art actuel seront mises en lumières.

Présentées sur des supports d'affichage publicitaires aux abords de rue, à l'intérieur du métro Montmorency et du terminus sont réunies, sous la thématique *Être ensemble*, les images des créations de 17 artistes de Laval, du Québec, de la Colombie-Britannique et de la Saskatchewan : Cindy Dumais, Rachel Echenberg, Caroline Hayeur, Jim Holyoak et Matt Shane, Anne-Renée Hotte, Naomi London, Meryl McMaster, Gilles Mihalcean, Alain Paiement, Alana Riley, Louise Robert, Rafael Sottolichio, Stéphanie Nuckle, Catherine Sylvain, Karen Trask et David Garneau. Ces images offrent un regard renouvelé sur la famille et ses activités, sur la cohabitation, avec ses avantages et ses inconvénients, et sur la rencontre amoureuse et l'espoir que l'on y projette. Les images font également écho aux relations entre les peuples qui génèrent à la fois l'enrichissement culturel, mais aussi parfois certains abus de pouvoir.

La commissaire du projet, **Geneviève Goyer-Ouimette**, a puisé dans les créations récentes des artistes d'art actuel et ses recherches ont rapidement pris des chemins inusités. Plusieurs des œuvres qu'elle a sélectionnées ont acquis un sens nouveau en raison de l'expérience de distanciation collective qu'a forcée la récente pandémie.

« Depuis la pandémie, nous ne tenons plus pour acquis le fait d'être en relation de proximité avec les autres. C'est cet état de fait qui m'a tout d'abord inspiré la thématique *Être ensemble*. On peut penser à l'amour et à la tendresse, mais aussi à l'ennui, la curiosité et la peur que l'autre suscite. Être ensemble n'est pas toujours rose, mais il s'agit d'une situation riche et nécessaire indissociable à la poursuite de l'humanité. »

Geneviève Goyer-Ouimette, commissaire de l'édition 2022 du Projet Zoom Art

PROJET INUSITÉ

Zoom Art sera déployé sur plusieurs supports publicitaires du quadrilatère du métro Montmorency à Laval : 2 affiches surdimensionnées dans le métro, 8 affiches lumineuses sur le quai, 4 affiches dans le terminus d'autobus, 8 aribus et 2 panneaux publicitaires en bordure des artères du secteur (boulevards de la Concorde, Le Corbusier, de l'Avenir et du Souvenir). À pied, à vélo, en transport en commun ou en voiture, vous pourrez découvrir les artistes participants dans vos déplacements, en contemplant les images des œuvres et en lisant les textes accessibles sur les démarches créatives des artistes.

Pour en savoir davantage sur Zoom Art, consultez le [site Web](#)

LES JOURNÉES DE LA CULTURE À LAVAL

Les 1er et 2 octobre prochains, Zoom Art se prolongera jusqu'aux Journées de la culture avec les activités de découverte *À toi Zoom Art*. Ce sera l'occasion de participer à une **marche commentée** en compagnie de la commissaire du projet, Geneviève Goyer-Ouimette. Des conférences des artistes participants **Gilles Mihalcean** et **Caroline Hayeur** seront aussi offertes à la Maison des arts de Laval. Ces activités sont offertes gratuitement.

HORAIRE DES ACTIVITÉS

Samedi 1^{er} octobre

· 11h

Visite guidée et marchée avec la commissaire du projet
Point de rencontre devant la Maison des arts de Laval

· 15h à 15h45

Conférence-échange avec l'artiste lavallois Gilles Mihalcean et la commissaire du projet
Maison des arts de Laval, Foyer du théâtre des Muses

· 16h à 16h45

Conférence-échange avec l'artiste Caroline Hayeur et la commissaire du projet
Maison des arts de Laval, Foyer du théâtre des Muses

Dimanche 2 octobre

· 14h

Visite guidée et marchée avec la commissaire du projet
Point de rencontre devant la Maison des arts de Laval

Aucune réservation n'est requise pour ces activités

La Maison des arts de Laval est située au 1395, boulevard de la Concorde Ouest à Laval

Du 30 septembre au 2 octobre, la Ville de Laval mettra à l'honneur notamment les arts visuels, les arts de la scène, la littérature et le patrimoine à l'occasion des Journées de la culture. Prestation slamée, fanfare, rencontre avec Chrystine Brouillet, balade artistique : plus d'une vingtaine d'activités culturelles gratuites, variées et accessibles seront offertes aux quatre coins de Laval. Ces trois journées sont l'occasion idéale de découvrir de multiples univers créatifs et de nourrir sa curiosité culturelle, partout sur le territoire lavallois.

Consultez le **programme complet** des Journées de la culture à Laval pour en savoir plus.

0 Commentaires



Vous devez être connecté pour commenter. **Se connecter**

**Que
vois-
je**